

L'esprit des Lumières dans le *Discours sur les voyages* de la princesse de Salm

The spirit of the Enlightenment in Constance de Salm's *Discours sur les voyages*

ÁNGELA MAGDALENA ROMERA PINTOR

Universidad Nacional de Educación a Distancia
aromera@flog.uned.es

Resumen

El presente artículo se ocupa de la concepción en materia de viajes de Constance de Salm (1765-1845) en su *Discours sur les voyages*, de 1811. Analizaremos la retórica ilustrada de la autora, que predica los valores de la razón y del estudio, al tiempo que recurre a una estética heredera del clasicismo. Para ello también nos centraremos en las analogías y divergencias entre esta composición poética de Salm y el *Discours en vers sur les voyages* (1807) de su contemporáneo, Victorin Fabre. Comprobaremos asimismo en qué medida el tratamiento poético de Constance permanece anclado en el discurso ilustrado de la época precedente, que se refleja en la *Épître sur les voyages* (1765) de Delille. Finalmente, terminaremos por rastrear la evolución de la concepción de Salm en materia de viajes recogida en sus *Pensées*.

Palabras clave

escritoras francesas, Constance de Salm, literatura de viajes, discursos y epístolas en verso

Abstract

This article analyses Constance de Salm's concept of travel in her *Discours sur les voyages* (1811). We will examine the enlightened rhetoric of the author, who advocates the values of reason and study, whilst applying an esthetic inherited from classicism. For this, we will also focus our attention on the analogies and differences between this poetic work of Salm and the *Discours en vers sur les voyages* (1807) of her contemporary, Victorin Fabre. Furthermore, we will determine to what extent the poetic treatment of Constance's *Discours* remains fixed in the enlightened conception of the previous period, as reflected in Delille's *Épître sur les voyages* (1765). Lastly, we will track the evolution of Salm's concept of travel in her *Pensées*.

Key words

French women writers, Constance de Salm, travel literature, poetic *discours* and epistles

1. Introduction

S'il est vrai que l'on pourrait retracer les origines des récits de voyages à l'Antiquité¹, d'ordinaire, en France ils ne seront vraiment considérés comme genre littéraire par la critique qu'à partir du XVI^e et surtout du XVII^e siècle. Si François Moureau² situe ses débuts au XVI^e, de son côté Michel Bideaux s'incline pour le XVII^e. Une conjonction de circonstances³ aurait fait fructifier les voyages littéraires au XVII^e siècle, à un moment de l'histoire de France qui réunissait les meilleures conditions pour développer une littérature au goût galant, aspirant à "fournir un aimable entretien à des mondains qui n'avaient d'autre horizon que la Cour ou la Ville" (Bideaux, 1990: 193). En fait, Bideaux ne considère que certains textes susceptibles de faire vraiment partie du genre "voyage littéraire", du moment qu'il en exclut non seulement les récits où la dimension autobiographique serait plus marquée que les lieux visités, mais aussi les relations de voyages fictifs ou allégoriques:

Restent des textes bigarrés, au négligé aimable, où coexistent en proportions variables notations ethno-géographiques, souvenirs personnels et agréments divers qui prétendent, par la vertu du style et des références littéraires, plaire à un lecteur jaloux de la qualité de son horizon culturel. De tels textes –que l'on n'appellera que bien plus tard "voyages littéraires"– apparaissent dans la production littéraire française entre 1650 et 1660, fleurissent dans la décennie qui suit, et le goût s'en maintiendra pendant plus d'un siècle (Bideaux, 1990: 179).

L'évolution du genre se perçoit déjà au XVIII^e, avec une nouvelle conception du voyageur qui déclenchera un intérêt renouvelé pour le sujet. Il s'agit de la notion de "citoyen du monde"⁴, qui fait son entrée au siècle des Lumières grâce à un concept popularisé par le titre d'un ouvrage de Fougeret de Monbrion, *Le cosmopolite ou Le citoyen du monde*, de 1750.

-
- 1 Ainsi le fait Roland Le Huenen, qui retrace les origines et le développement du genre dans son article "Qu'est-ce qu'un récit de voyages?". Ce sera surtout dès la fin du XVe et au XVIe que s'organisent les grandes expéditions maritimes qui aboutiront aux grandes découvertes. La figure du voyageur se diversifie au XVIIe: il ne s'agit plus seulement d'explorateurs, mais aussi de missionnaires, de marchands, de militaires, de fonctionnaires, etc., qui offriront des relations de leurs expériences. Au XVIIIe l'intérêt pour la littérature de voyages atteint aussi bien le lecteur moyen que les milieux philosophiques. Un bel exemple de cet intérêt renouvelé est le succès de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost en 15 volumes, de 1746-1759, et les différentes éditions qui s'ensuivirent adaptées à un lectorat de grande consommation. Au XIXe aura lieu un renversement du rapport entre voyages et écriture/littérature, le récit prenant le devant sur le voyage (cf. Le Huenen, 1990: 11-12).
 - 2 "Au fond, le pur récit de voyage est un accident de la littérature. Il naquit quand la force mythique de la littérature-initiation se perdit peu à peu, en gros au moment de la Renaissance, dans le *Quattrocento* italien, dans notre XVI^e siècle. Le récit de voyage devient simple procédé mnémotechnique souvent inspiré platement des 'guides' qu'il plagie: sa fonction, dérisoire, est de prouver que la réalité se conforme à l'érudition qu'on en a" (Moureau, 1986: 165-166).
 - 3 Les circonstances qui ont favorisé le développement de la littérature galante et la littérature de voyages au XVII^e seraient les suivantes: "Échec de la Fronde, rétablissement de l'ordre, développement des salons: les conditions sont réunies pour que s'épanouisse, parallèlement à des œuvres plus ambitieuses, une littérature soucieuse avant tout de divertir les mondains dont elle quête les suffrages" (Bideaux, 1990: 180).
 - 4 "Époque du cosmopolitisme et des voyages, le XVIII^e siècle verra naître le concept de 'citoyen du monde', mis en circulation par les grandes personnalités de la vie intellectuelle que se disputent les cours princières euro-

Dans sa conception du monde, l'auteur considère l'univers comme un livre, dont chaque page comprend un pays différent. Cette idée est formulée dans la première phrase qui ouvre son récit: "L'univers est une espèce de Livre, dont on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son Pays" (Fougeret de Monbron, 1753: 3). Avec un esprit "souverainement indépendant" et méprisant l'estime ou l'approbation des hommes, il se vante, vers la fin de sa "rapsodie", de résider là où il veut suivant son bon vouloir:

Maître absolu de mes volontés, et souverainement indépendant, changeant de demeure, d'habitude, de climat, selon mon caprice, je tiens à tout et ne tiens à rien. Aujourd'hui je suis à Londres, peut-être dans six mois serai-je à Moscou, à Petersbourg; que sais-je enfin? ce ne seroit pas miracle que je fusse un jour à Ispahan ou à Peking (Fougeret de Monbron, 1753: 164).

Or l'intérêt pour les voyages, ravivé et promu par cette nouvelle conception cosmopolite de l'homme –qui affecte aussi bien le public que le cercle de penseurs–, se traduit, un siècle plus tard, par une véritable éclosion d'ouvrages littéraires versant sur les souvenirs de voyages, tant et si bien que Roland Le Huenen arrive même à affirmer: "Au long du XIX^e siècle il n'est guère en France d'écrivains qui n'aient consacré une partie de leur œuvre à leurs souvenirs de voyages, à une époque en particulier où la mode romantique conférait aux voyages [...] une actualité renouvelée" (1987: 51).

Il se produit ainsi un "mouvement de bascule qui au XIX^e siècle fait pencher le récit de voyage du côté de la littérature" (Le Huenen, 1987: 57), d'où l'identification de plus en plus étendue entre voyageur et écrivain⁵. Cette qualité proprement littéraire des récits de voyages au XIX^e est aussi soulignée par Holtz et Masse⁶:

Enfin, la définition générique, aussi poreuse et lâche soit-elle, a permis de mieux historiciser le moment où la littérature des voyages a été considérée comme proprement "littéraire": le début du XIX^e siècle qui consacre le fait non pas que des écrivains et des gens de lettres voyagent [...] mais bien qu'ils publient le récit de leur pérégrination (Holtz et Masse, 2012: 10).

Il est à remarquer, toutefois, que ces voyageurs-auteurs ne seront pas toujours que des hommes: la femme voyageuse refait surface aussi, raison pour laquelle ce genre de récit atteint également l'écriture féminine⁷. En fait, cette présence féminine dans le monde des voyages

péennes et qui se met au service des 'monarques éclairés', dans l'espoir de pouvoir changer, par leur influence, la société et les institutions" (Mustatea, 2011: 51).

5 "C'est la littérature dès lors qui fixera au voyage son objet et sa finalité, en même temps que la figure du voyageur se confondra de plus en plus avec celle de l'écrivain" (Le Huenen, 1990: 13).

6 Grégoire Holtz et Vincent Masse font le bilan des études critiques consacrées à la littérature de voyages dans le n° 2 de la revue *Arborescences*.

7 Le nombre de récits de voyages composés par des femmes au XIX^e est considérable, tel que le prouve la relation d'ouvrages féminins sur le sujet fournie par Bénédicte Monicat dans son article "Pour une bibliographie des récits de voyages au féminin (XIX^e siècle)".

finira par soulever un intérêt social et critique, notamment à partir de l'ouvrage de Cortambert, dédié aux voyageuses: "C'est dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que l'on observe un intérêt pour les récits de voyages des Françaises, et c'est en 1866 qu'est apparu le premier livre consacré au sujet: *Les illustres voyageuses*, par Richard Cortambert" (Irvine, 1999: 69-70).

Dans ce contexte, il n'est point surprenant que bon nombre d'écrivains et de penseurs se soient prêtés à fournir leur conception sur le fait-même de voyager, sur la finalité, la fonction et la façon de procéder des voyageurs, ainsi que sur l'attitude ou la préparation qu'ils doivent montrer face à la diversité de localités, de sociétés, de gens et de mœurs qu'ils seront à même de découvrir dans leurs périples et de transmettre plus tard dans leurs ouvrages. Cette réflexion théorique prospère dès le XVIII^e, où des voix illustrées reprochent les carences de certains voyageurs.

Ce sera le cas, entre autres, de Rousseau, qui regrette leur manque d'esprit critique ou d'observation, ainsi que leur manque de culture⁸. La remarque sera contestée par Louis Antoine de Bougainville, qui se définit comme "voyageur et marin". Dans sa réplique, il oppose l'observation réelle du voyageur au procédé dogmatissant et imaginaire de certains écrivains qui, "dans l'ombre de leur cabinet", se limitent à philosopher sur le monde. Nous cédon de gré à la tentation de reproduire l'observation, pétrie d'ironie, de Bougainville (citée par Gannier⁹):

Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatissent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser.

De son côté, toujours au XVIII^e, l'abbé Prévost insiste sur le besoin du voyageur de savoir reproduire avec exactitude et fidélité ce qu'il a expérimenté dans ses voyages. L'importance de ne pas manquer à la vérité se lie au but de référer tous les objets de la curiosité et du savoir. Il s'agit d'un principe fondamental qui conditionne la qualité et l'utilité du récit. Ce même principe sera recueilli plus tard par Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où il insiste sur la nécessaire fidélité du voyageur –dont le rôle est comparé à celui de l'historien–, tout en mettant l'accent sur le devoir de ne rien omettre et de ne pas "dénaturer la vérité" par des opinions personnelles¹⁰.

8 "[...] longtemps ils [les voyages] ont été les seules sources de la réflexion sur l'homme: on comprend, malgré l'injustice de ses reproches pour certains voyageurs comme Bougainville, que Rousseau ait regretté le manque de précision, de pertinence, de culture, de curiosité dont font preuve les voyageurs" (Gannier, 2001: 13).

9 Odile Gannier explique dans son ouvrage l'échange de reproches entre Rousseau et Bougainville. Dans ce contexte, elle cite la Note X du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau, ainsi que l'extrait de Bougainville que nous avons reproduit, tiré de son *Voyage autour du monde* (Gannier, 2001: 30).

10 "Écoutons Chateaubriand: 'Un voyageur est une espèce d'historien: son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre; et, quelles que

Au cœur de toutes ces approches théoriques, certains auteurs viseront à promouvoir les voyages comme le moyen de parfaire l'homme éclairé. Un bel exemple de ceci est l'*Épître sur les voyages*, de l'abbé Delille, qui loue les bienfaits des voyages pour le développement de l'esprit dans ce texte en vers de 1765.

Au début du XIX^e, Victorin Fabre reçoit le prix de l'Institut pour son *Discours en vers sur les voyages*, de 1807, et quatre ans plus tard une célèbre poétesse, Constance de Salm, rédige une autre composition en vers, un *Discours sur les voyages*, sur lequel nous porterons notre attention dans cette étude.

Il nous intéresse ici d'analyser les idées de la princesse de Salm sur le sujet et de vérifier la rhétorique illustrée de sa poétique. Nous prouverons que son adhésion aux principes illustrés et à une esthétique classique ne constitue point une exception dans ce début du XIX^e siècle, comme le prouve le *Discours* développé par son contemporain, Victorin Fabre, auquel nous nous reporterons aussi. Afin de mieux retracer la conception poétique éclairée qui soutend le texte de la princesse, et avec le but de prouver combien l'approche de son *Discours* demeure ancrée dans l'esprit des Lumières et le goût classique, dans la verve philosophique et didactique de la poésie du XVIII^e, nous mettrons aussi en rapport la composition de Salm avec l'épître de Delille, un des grands poètes du siècle des Lumières qui était encore en vie au moment de la composition du *Discours* de Salm.

Toutefois, avant de commencer notre analyse, il convient de signaler que le *Discours* de Salm nous a semblé d'un intérêt particulier sans doute par le fait que son auteur soit une femme, réputée dans son temps pour son talent poétique, et qu'elle théorise sur un sujet traditionnellement considéré *à priori* comme une activité masculine. Après tout, le monopole masculin de la légitimité de voyager était tant et si bien perçu par la société de l'époque que les femmes qui composaient des récits de voyages au XIX^e se sentaient obligées de s'en justifier dans leurs ouvrages, tel que le souligne Margot Irvine¹¹.

2. Constance de Salm et les voyages

D'emblée, il importe de souligner que même si Constance de Salm¹² n'a presque plus aucune résonance de nos jours, dans son temps elle avait atteint non seulement la célébrité

soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité'. Cette déclaration d'intention [...], reprend presque mot pour mot le portrait du voyageur/scripteur tel que le trace l'abbé Prévost: 'Il doit être exercé à faire une relation, non seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité et du savoir'. Se manifeste ici et là le double souci [...] de totaliser l'éventail de la perception et d'en rendre compte avec exactitude" (Le Huenen, 1990: 16).

11 "Si les voyageuses de ce siècle [le XIX^e] s'étaient suffisamment libérées de ces 'interdits' pour se permettre de voyager, toutes en font pourtant mention dans leurs récits. En effet, ce malaise face au comportement que la société attend d'elles marque le récit de voyage au féminin où on lit maints efforts de justification non seulement du voyage, mais aussi de l'écriture et de la publication du récit" (Irvine, 1999: 69).

12 Née Constance de Théis (1767-1845), surnommée la Muse de la Raison et le Boileau des femmes. Ce fut la première femme à être membre du Lycée des Arts, en 1797. Elle épousa Jean-Baptiste Pipelet de Leury et fut

dans les milieux littéraires académiques, mais aussi la reconnaissance du grand public. Sa renommée est documentée dans les nombreuses et extensives notices bio-bibliographiques qui lui ont été dédiées dans les journaux de l'époque (comme *La Décade philosophique*, *Le Journal des artistes*, ou le *Journal des débats*, entre autres), ainsi que dans des ouvrages plus ambitieux, comme *La France littéraire* de Quérard, de 1836, la *Biographie universelle ancienne et moderne* de Michaud, de 1843, la *Biographie des hommes vivants*, de 1819, ou bien encore le *Livre des célébrités contemporaines de toutes les nations*, de 1844.

En fait, au moment de la publication de son *Discours sur les voyages*, en 1811, la princesse de Salm se trouvait à l'apogée de sa notoriété: son œuvre faisait partie de la production littéraire approuvée par Napoléon; elle était reçue dans les salons des Tuileries, fut elle-même une salonnière brillante, et ses écrits étaient commentés dans les "échos littéraires" des journaux de l'époque, qui annonçaient régulièrement la parution de tous ses ouvrages et publiaient ses compositions poétiques. Il n'est point aventureux d'affirmer, par conséquent, que Constance de Salm étaient bien lue et connue par les milieux intellectuels de son temps.

En tout cas, il faudrait se demander pour commencer pourquoi cette poétesse et moraliste, vouée à la défense de son sexe, s'occupe d'un sujet qui à l'époque ne concernait généralement que les hommes. Or, il est à supposer que la discussion sur les voyages devait être récurrente dans le cercle intellectuel de la princesse, un cercle¹³ qui comprenait non seulement des hommes de lettres, comme Lantier, Vigée, Sedaine, ou le poète Amaury Duval, mais aussi de nombreuses personnalités du monde des arts et des sciences, comme le musicien Martini, le savant naturaliste et voyageur Humboldt, le géographe Mentelle, le botaniste Jussieu, l'astronome Lalande, l'archéologue et naturaliste Millin, l'acteur Talma, ou le peintre Girodet. De ce fait, il ne peut surprendre que le sujet des voyages fût souvent présent dans ses réunions. Il sera en tout cas repris fréquemment dans sa correspondance, tel

connue dans ses débuts sous le nom de citoyenne Pipelet. Elle obtint de vifs succès littéraires pendant la Révolution et le Directoire, comme sa tragédie *Sapho* (1794) et son *Épître aux femmes* (1797). Après son divorce, elle épousa en 1802 Joseph de Salm-Dyck, comte et futur prince de Salm. Constance de Salm promeut dans ses ouvrages la défense des femmes, notamment en matière d'éducation, et revendique leur droit à la gloire littéraire et leur accès au domaine des lettres et des arts, monopolisé par les hommes. Elle soutient un discours patriotique lié aux idées illustrées et mettra aussi sa plume au service de Napoléon dans quelques compositions, ce qui sans doute garantit l'approbation impériale de l'ensemble de son œuvre, à la différence de Madame de Staël, qui dut quitter la France, et dont la première édition de *De l'Allemagne* fut saisie et détruite. Malgré la célébrité de la princesse de Salm dans son temps et malgré le grand nombre d'éditions et de traductions de ses ouvrages qui circulaient tant qu'elle fut en vie, son œuvre et son nom tomberont très vite dans l'oubli après sa mort, sans doute en partie à cause de l'association que l'on a fait de son œuvre avec la littérature de l'Empire (cf. Romera, 2015).

13 Bien entendu, le cercle d'amitiés ou de correspondants de la princesse comprenait aussi des femmes, la plupart d'entre elles dédiées à l'écriture et aux arts en général. On ne signalera ici que quelques-unes de ses amitiés féminines: les dames Beaufort d'Hautpoul, Waldor, Dufrenoy, Joliveau et Montanclos. Constance avait fait un *Rapport sur Madame de Montanclos*, en 1797, pour proposer son admission dans la Société des Belles-lettres dont elle était membre.

que l'on peut apprécier, par exemple, dans l'extrait suivant, tiré de la lettre d'Amaury Duval¹⁴, écrite le 10 août 1809:

Lantier vient de publier un gros voyage en Espagne, que je lis avec plaisir depuis quelques jours. C'est un roman dans lequel il a voulu peindre les mœurs espagnoles. Le style en est vif et rapide; mais on y trouve les mêmes défauts que dans son *Anténor*, dans ses lettres sur la Suisse, etc. (Pallot-Raguét, 2008: 533).

Sans doute tout aussi illustratif des conversations qui devaient s'entamer dans le salon de la princesse sur le sujet des voyages nous semble l'extrait suivant, tiré d'une autre lettre, cette fois-ci de Mentelle, écrite à Paris le 18 mai 1809, où il propose le voyage de Huiguer, comme "la lecture la plus utile" pour la fille de Constance, la jeune Agathe Clémence¹⁵ (née en 1790), que sa mère et ses amitiés appelaient familièrement "Minette":

La lecture la plus utile, je crois, que vous puissiez procurer à Mademoiselle Minette, c'est celle du voyage de M. de Huiguer à la Chine. Je connais l'auteur. Il est d'une véracité sans exemple entre les voyageurs. On peut prendre dans cet ouvrage accompagné d'un Atlas de planches et de cartes, une idée bien juste du gouvernement etc. et des Chinois. Il est infiniment préférable à celui du Lord Macalacy [...]. Je travaille à une nouvelle édition de mon ouvrage intitulé: *Atlas des commerçants*. Dès qu'il sera imprimé j'aurai l'honneur d'en offrir un exemplaire à Mademoiselle Minette (Pallot-Raguét, 2008: 490).

D'autre part, il faut aussi tenir en compte que Constance de Salm avait dû séjourner régulièrement en Allemagne dans les propriétés de son deuxième époux, l'ancien comte du Saint-Empire Joseph de Salm-Dyck. Les voyages de la princesse déclencheront chez elle un intérêt croissant pour le pays voisin, pour les mœurs et la vie sociale des Allemands –et surtout des Allemandes–, qui l'encourage à entreprendre la composition des premiers chapitres de son livre inachevé *Des Allemands comparés aux Français, dans leurs mœurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale*, de 1826.

3. Le *Discours sur les voyages de Constance de Salm et l'esprit des Lumières*

Même si dans les premiers chapitres de son ouvrage *Des Allemands comparés aux Français*, Constance de Salm se propose d'analyser et de comparer les mœurs et les rapports sociaux des ménages des deux pays afin de revendiquer la femme éclairée française comme

14 Ancien diplomate, il a fondé *La Décade philosophique* avec un groupe d'idéologues, comme Jean-Baptiste Say, qui dirigea le journal.

15 Agatha Clémence participait aux réunions organisées par sa mère dans son salon. La gravure parue dans le tome II des *Œuvres complètes* représente une des réunions de la princesse où l'on voit l'image de Constance et de sa fille signalées respectivement avec les numéros 1 et 2.

modèle à suivre dans le pays voisin dans le but de défendre la cause de son sexe¹⁶, cette œuvre vient à prouver la signification que la princesse accorde à l'expérience du voyageur: celle de l'observation et de l'étude, liée à celle de l'utilité à l'ordre général.

En fait, il s'agit bien de ce que Constance avait raisonné dans son *Discours sur les voyages*, de 1811, où elle se plaît à étaler ses propos avec une verve rhétorique illustrée. Cette composition en vers s'inscrit dans la ligne poétique de ses épîtres, qui recueillent toutes une esthétique héritière du classicisme. Ce sera donc dans une poétique néoclassique et avec un fond philosophique que son discours prône les valeurs de la raison, l'esprit éclairé et l'étude.

Notons pour commencer que la princesse de Salm emploie dans son *Discours* le terme "homme" dans son acception générique et dans ce sens elle n'établit ici aucune distinction de genre dans la matière traitée. Pour elle, le désir de voyager est inhérent à l'homme dans sa qualité d'"habitant de la terre", notion qui lui permet de reprendre l'idée développée à l'époque précédente, déjà commentée, du citoyen du monde: "Une secrète voix lui répète sans cesse / Qu'habitant de la terre, il faut qu'il la connaisse" (p. 241). Ce désir inné de l'être humain n'est autre qu'un mouvement de l'âme, universel et en conséquence partagé aussi bien par les hommes que par les femmes, qui se présente comme un instinct rattaché à la soif de connaissance et au besoin de l'atteindre par les sens et l'expérience: "Pressé par le besoin, par l'instinct de connaître" (p. 242). Avant de fournir les conditions requises pour que les voyages puissent s'avérer enrichissants, l'auteure avertit sur les conséquences négatives dans l'esprit et la formation de ceux qui ne voyagent pas, à moins qu'ils ne compensent cette lacune par une instruction convenable:

Et s'il n'a point pour guide un maître studieux,
 Qui parle à sa mémoire au défaut de ses yeux,
 Qui dirige avec soin sa ferveur peu sensée,
 Et qui fasse du moins voyager sa pensée;
 S'il ne répare point par son instruction
 L'obscur nullité de sa condition;
 Ce désir de tout voir, qu'en naissant il apporte,
 Sans fruit sur mille objets aveuglément se porte:
 Avide de connaître, il s'instruit au hasard;
 L'erreur qui l'a frappé suffit à son regard;
 Centre d'un cercle étroit tracé par l'ignorance,
 Où le savoir lui manque, il met la suffisance;
 Ce qu'il ne comprend pas, il le croit superflu,
 Et ne doute de rien, parce qu'il n'a rien vu
 (Salm, 1842, Tome I: 243-244).

16 L'analyse de cet ouvrage est abordée dans le chapitre 4.2 de *Constance de Salm y la modernidad de su discurso feminista*: "(...) la finalidad del escrito de la condesa de Salm al presentar las diferencias entre los matrimonios en Francia y Alemania [...] es la consecución explícita de defender la causa de su sexo [...], y en este sentido [...] su reivindicación siempre va encaminada hacia la adquisición de unos derechos que habían sido cuestionados [...] en el ámbito de la educación, las letras y las artes para la mujer" (Romera, 2015: 129).

L'auteure revendique ainsi les voyages comme une activité nécessaire dans la formation de l'homme éclairé, leur absence ne pouvant être compensée que par les orientations d'un maître sage, par une instruction soucieuse et par l'étude, c'est-à-dire par des moyens qui puissent illustrer son esprit et sa raison, et qui fassent "du moins voyager sa pensée" (p. 243). Il est intéressant de noter que la princesse de Salm associe l'ignorance de ces hommes ("obscur nullité"; "cercle étroit"; "être obscur et pédant citadin"; p. 243) avec leur manque d'expérience en voyages, et en conséquence aussi avec l'obscurité et l'étroitesse de leur esprit, ainsi qu'avec les préjugés qui les caractérisent. Constance emploie ainsi des termes qui s'opposent et contrastent avec ceux de la clarté des Lumières, tels que recueillis dans les propos suivants, où la poétesse vante les bienfaits des voyages pour l'esprit:

Mais s'il peut, écoutant l'instinct et la sagesse,
En parcourant le monde, éclairer sa jeunesse,
Quelle immense carrière il aperçoit soudain!
Ce n'est plus cet être obscur et pédant citadin,
Qui juge, dans l'effort de son esprit stérile,
L'homme sur ses voisins, le monde sur sa ville,
C'est un être toujours à s'instruire obligé,
Qui ne peut faire un pas sans perdre un préjugé; [...]
C'est un être nouveau, créé par la lumière,
Dont l'âme s'agrandit, dont la raison s'éclaire, [...]
C'est l'homme instruit enfin, l'homme par excellence
(Salm, 1842, Tome I: 244).

Cet "être nouveau", "créé par la lumière", cet "homme par excellence" (p. 244) exalté par la princesse de Salm est donc bien celui qui sait tirer de ses voyages non seulement des connaissances et des expériences qui puissent éclairer sa raison et son esprit, mais aussi celui qui au même temps ne cesse jamais de s'instruire, aussi bien par le biais de ses voyages que par l'étude. L'étude, par conséquent, n'est pas seulement indispensable pour ceux qui ne quittent pas leurs lieux, mais aussi pour les voyageurs qui sont censés de s'éclairer sans répit. Notons que cette idée se répète, avec quelques modulations, à plusieurs reprises le long du discours: "C'est un être toujours à s'instruire obligé" (p. 244) // "Le sage en s'éclairant se trace une limite" (p. 245) // "S'instruire à chaque instant, mais pour se rendre utile" (p. 245).

On le voit alors, il ne suffit point de voyager. La princesse de Salm nous prévient contre l'insouciance de laisser au hasard le choix des lieux à visiter ou des faits à observer, et conseille de planifier les voyages avec sagesse et prudence. Pour commencer, il importe de savoir limiter les parcours, les destinations, les faits et les buts du voyage:

Mais, comment acquérir cette noble science?
Est-ce en courant le monde, en chargeant ses esprits
De mensonges, de faits au hasard recueillis? [...]
Non: voyager sans but, dans une folle ardeur,

C'est être vagabond et non pas voyageur.
Le sage en s'éclairant se trace une limite:
Beaucoup voir ce n'est rien, bien voir fait le mérite
(Salm, 1842, Tome I: 245).

L'étude préalable du nombre des destinations à visiter ou des faits à observer n'est pas la seule recommandation de l'auteure. Elle fournit aussi des conseils sur l'attitude du voyageur et sur le but qu'il doit accorder à son voyage. Pour ce qui est de l'attitude, le voyageur doit se montrer sage et prudent face aux nouvelles connaissances que cette expérience lui fournira. Quant au but, Constance insiste sur le bienfait des voyages pour l'esprit, soutenus par une instruction constante. Le voyageur saura ainsi se rendre utile et pourra être à même de comparer les mœurs, les lois, les goûts des peuples étrangers, et de le faire sans préjugés, en se vouant à une observation réfléchie, éclairée par la raison et par l'étude:

Le voyageur doit tout à l'observation;
Sa curiosité marche avec sa raison: [...]
Libre de préjugés, des peuples différents
Il compare les mœurs, les lois, et les penchants.
Il ne va point, armé d'une sottise féroce,
Sur ce qui le surprend jeter le ridicule;
Il craint de décider, s'avance pas à pas,
Et ne critique point ce qu'il ne comprend pas.
Il doit enfin, exempt d'une ardeur puérile,
S'instruire à chaque instant, mais pour se rendre utile,
Et, partout observant et le bien et le mal,
Rattacher ce qu'il voit à l'ordre général
(Salm, 1842, Tome I: 245-246).

Tout compte fait, à travers l'approche philosophique, raisonneuse et didactique de sa composition, la princesse de Salm développe dans son *Discours* une apologie des principes et des valeurs des Lumières, de l'homme illustré et instruit, tel que promu au XVIII^e siècle.

3.1. Le *Discours* de Salm et l'esprit des Lumières dans son temps: le *Discours sur les voyages* de Fabre

Il ne s'agit point, cependant, d'une exception dans ce début du XIX^e siècle, où d'autres auteurs se plaisent à faire perdurer l'esprit des Lumières et une esthétique classique dans leurs compositions. Tel est aussi le cas de son contemporain Victorin Fabre¹⁷. En fait, si l'on compare le texte de Salm avec le *Discours en vers sur les voyages* de Fabre, on remarquera facilement

17 Marie-Jacques-Joseph-Victorin Fabre est un littérateur né à Jaujac (Ardèche) en 1785, mort en 1831. Outre son *Discours en vers sur les voyages*, de 1807, il a aussi composé plusieurs *Éloges* (de Boileau-Despréaux, de Corneille, de Labryère, de Michel Montaigne), ainsi que des *Opuscules en vers et en prose*. Il est le rédacteur de l'article sur Corneille dans la *Biographie universelle* et l'auteur d'un *Tableau littéraire du XVIII^e siècle* (cf. Quérard, 1829: 53 et Feller, 1867: 501-502).

à quel point tous deux soutiennent des propos semblables. Même les styles des deux poètes se ressemblent. Toutefois, dans le cas de Fabre, il convient de signaler qu'il s'agit d'une composition dont le sujet serait plutôt le résultat des voyages, leur utilité et leurs "grands effets" sur la civilisation. L'importance de cette approche est soulignée dans l'avertissement¹⁸ qui précède le texte, afin de prévenir le lecteur du but de l'auteur, qui s'occupe en conséquence des grandes aventures entreprises par l'humanité, comme celle de la découverte du Nouveau-Monde par Colomb ou celle de Cook. Seules quelques strophes introductoires recueillent à proprement dire le sujet abordé par la princesse de Salm dans son écrit. C'est donc cette partie qu'il nous intéresse ici de comparer, car c'est là où le poète a étalé sa conception sur la façon d'entreprendre les voyages, sur ses bienfaits pour l'esprit et sur l'attitude à observer du voyageur.

Ainsi, dans la première partie de son *Discours*, Fabre développe une critique aux hommes qui voyagent sans autre but que leur plaisir, sans une volonté d'instruction ou d'observation réfléchie. Il s'agit là des vaniteux qui ne voyagent que pour s'en vanter, qui ne cherchent que leur propre satisfaction, et qui de ce fait promènent leur ignorance et reviennent encore plus chargés de préjugés qu'au départ. Même si Fabre s'exprime plus sévèrement que Constance, il faut convenir qu'il s'agit bien d'une compréhension des voyages parallèle à celle que développera la princesse de Salm quatre ans plus tard.

Notons aussi que les termes employés dans ce discours se correspondent parfaitement avec ceux de Constance. Tous deux recueillent l'expression "courir le monde" pour l'opposer à celle de "voyager". Les vains, les sots ou les arrogants, courent le monde et ne profitent en rien de leur expérience du moment qu'elle n'est pas gérée par la raison, la prudence et l'étude. C'est pourquoi aussi bien Fabre que Salm identifient ces hommes-là avec l'ignorance et les préjugés. On retrouve le même parallélisme lorsque Constance mentionne les "mensonges" que ces ignares acquièrent en courant le monde sans but ni formation ("Est-ce en courant le monde, en chargeant ses esprits / De mensonges, de faits au hasard recueillis? / En bravant le danger qu'évite la prudence? / En s'exposant aux maux d'une éternelle absence?"; Salm, 1842, Tome I: 245), idée qui se rapporte aux "nouvelles erreurs" nommées par Fabre dans le même contexte:

Qu'un fat, vide de sens, et rempli de lui-même,
Ridicule avec art, frivole par système,
De plaisirs en plaisirs dans l'univers errant,
Promène sa folie et son faste ignorant;
Qu'il achète, à prix d'or, au gré de ses caprices,
De nouvelles erreurs, des remords et des vices;
De préjugés lointains qu'il revienne chargé;
Il a couru le monde, et n'a point voyagé (Fabre, 1807: 7).

18 "Je prie le lecteur d'observer que ce n'est point ici une pièce sur le *Voyageur*, mais sur les *Voyages*. Il m'a paru que le sujet étant ainsi envisagé, l'utilité et les grands effets des voyages devaient former la principale partie de ce *discours*, et que le *voyageur* ne pouvait y paraître que sur un second plan. Cela même rendait la disposition du sujet, et la marche du discours, nécessairement différentes de ce qu'elles auraient été si l'on eût pris pour sujet et pour titre: *le Voyageur*" (Fabre, 1807: 4).

De leur côté, les bienfaits que rapportent les voyages sont aussi soulignés par Fabre. La condition requise est identique: ces bienfaits s'appliquent à l'homme "qu'instruit une raison sévère", c'est-à-dire à l'homme qui a formé son esprit critique et qui peut, de ce fait, tirer des leçons d'une expérience fondée sur la raison et l'observation prudente. Notons qu'ici aussi le poète emploie les termes que Salm reprendra plus tard pour vanter ce voyageur illustré et pour prôner les vertus de la raison, de l'instruction et de l'observation réfléchie:

Le voyageur qu'instruit une raison sévère,
Aux climats étrangers marchant à sa lumière,
Interroge les mœurs, les sciences, les lois;
Et de l'expérience il consulte la voix.
Ainsi, dans sa recherche attentive et prudente,
Il trouve sur sa route, en leçons abondante,
Des arts et des vertus qu'il ne connaissait pas.
Sans doute les vertus sont de tous les climats:
Mais que de préjugés, d'erreurs héréditaires,
Affaiblissent en nous leurs sacrés caractères!
Le climat fait l'usage, et l'usage les mœurs.
Celui qui des humains compare les erreurs,
Apprend à les connaître, et se connaît soi-même:
Son esprit éclairé, de la vertu qu'il aime
Développe en son cœur le germe fructueux;
Et la saine raison fait l'homme vertueux (Fabre, 1807: 7-8).

On le voit, il s'agit bien dans les deux cas de présenter les voyages comme moyen de compléter les connaissances et la formation de l'homme, d'éclairer son esprit, de développer sa pensée critique et réflexive, sa vertu et sa prudence, d'exercer l'étude et la raison. Dès lors, le voyageur s'avère capable de surmonter préjugés et mensonges et devient de ce fait utile à l'ordre social.

3.2. Le *Discours* de Salm et l'esprit des Lumières de l'époque précédente: l'*Épître sur les voyages* de Delille

Cette rhétorique illustrée dans le *Discours sur les voyages* de la princesse de Salm et dans celui de son contemporain, Victorin Fabre, pourrait surprendre¹⁹ à une époque où leur approche poétique, néoclassique dans la forme, philosophique et raisonneuse dans le fond, commençait à être quelque peu dépassée par de nouvelles esthétiques littéraires.

On pourrait alors se demander en quoi les propos soutenus dans le *Discours* en vers de Salm se distinguent-ils de ceux de l'abbé Delille²⁰, exprimés dans son *Épître sur les voya-*

19 Cela ne peut surprendre chez Salm, justement surnommée la Muse de la raison. De son côté, Victorin Fabre avait composé un *Éloge de Boileau* et s'était voué à "défendre contre les novateurs la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV, avait jeté tant d'éclat sur la France" (Feller, 1867: 502).

20 Il s'agit de Jacques Delille (1738-1813), surnommé le Virgile français pour avoir traduit avec grand succès les *Georgiques* et l'*Énéide* de Virgile, ainsi que pour avoir composé lui-même *L'homme des champs, ou les Géor-*

ges, un ouvrage qui avait remporté le prix de l'Académie de Marseille en 1765, c'est-à-dire presque un demi-siècle auparavant? À vrai dire, force est de le reconnaître, le texte de Salm s'écarte peu de celui de Delille dans le fond (des propos presque identiques en matière de voyages avec un esprit illustré). Toutefois, même s'il s'agit dans les deux cas de compositions en vers imprégnées de classicisme, il y a de notables différences à signaler. Pour commencer, on retrouve un certain lyrisme dans la composition de Delille qui sera absent chez la princesse. D'autre part, outre l'évidente différence dans l'étendue (celle de Salm est de loin la composition la plus brève) et dans le genre littéraire (discours/épître), ce sera surtout l'approche poétique qui offrira le plus de divergences, tel qu'on le verra par la suite.

Dans son épître, destinée à persuader l'homme des bienfaits de voyager, Delille se sert d'un échange d'idées entre l'interlocuteur poétique qui lui offre ses objections et les répliques argumentées du poète. Mais commençons par les analogies sur le sujet abordé. On l'a dit, la conception de Salm sur les voyages est presque identique à celle de Delille. Écoutons ses vers pour vérifier à quel point le raisonnement et les propos de la princesse sont proches de ceux du poète de l'époque illustrée précédente:

Qu'il porte son tribut à la société,
Dans tous ses entretiens quelle variété!
Sçavant observateur de ce Globe où nous sommes;
Connaissant tous les lieux, connaissant tous les hommes;
Par le charme piquant de mille traits divers
Il semble sous nos yeux transporter l'Univers;
Et toujours agréable en même temps qu'utile,
Instruit, sans être lourd; plaît, sans être futile (Delille, 1765: 8).

Remarquons que Delille soutient l'idée de l'utilité des voyages et insiste sur l'importance de l'observation et des fruits qu'elle rapporte, comme le fera plus tard Constance. D'autre part, l'auteur semble reprendre la conception du monde popularisée par Fougeret de Monbron (celle du monde considéré comme un livre, dont chaque page serait un pays): "Insensé! sors enfin de ton erreur profonde; / Tu n'as vu qu'un feuillet du grand livre du monde" (Delille, 1765: 9). Cela aussi sera repris par la princesse dans sa composition, tel que nous l'avons déjà signalé. Seule une des répliques du poète semble s'écarter de l'idée que soutiendra Constance de Salm dans son *Discours*, lorsqu'il exalte l'expérience des voyages et de la nature par dessus l'étude et les livres:

giques françaises, avec le même goût classique pour la vie champêtre. Il fut membre de l'Académie française, élu en 1774 au fauteuil 23. Il possédait une abbaye, d'où le titre qu'on lui accorda: "Abbé de Saint-Séverin sans avoir été ordonné prêtre [...]. Traducteur en vers, poète descriptif et didactique, il fut le chef d'une école poétique qui brilla d'un assez vif éclat à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. [...] Emprisonné peu de temps sous la Terreur, il se réfugia en Suisse [...]. Il rentra en France en 1802 [...]. Hostile aux idées de la Révolution, il fut de ceux qui résistèrent au courant d'adulation napoléonienne" (Notice biographique fournie par l'Académie française dans <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/jacques-delille?fauteuil=23&lection=17-03-1774>; cf. aussi Quérard, 1828: 451-3).

Oui, tes Livres sont bons, mais moins que la Nature;
 Rarement on l'y voit peinte sans imposture.
 Pourquoi donc la juger sur leurs fausses couleurs?
 A mes propres défauts pourquoi joindre les leurs?
 Et, quand ils m'offriroient une image fidèle,
 Que me fait le tableau, lorsque j'ai le modèle?
 Celle dont je puis voir les véritables traits,
 Je ne la cherche point dans de vagues portraits:
 L'objet me frappe plus qu'une froide peinture;
 Un coup d'œil quelquefois vaut un an de lecture (Delille, 1765: 8-9).

En principe, les propos de Salm sembleraient s'écarter de cette assertion (quand elle affirmera que l'étude et l'instruction guidée peuvent compenser l'absence de connaissances et d'expériences issues des voyages). Cependant, il est à remarquer que Delille ne fait que répondre par là à une des objections présentées par l'interlocuteur poétique de la composition, qui s'opposerait à voyager en argumentant que les livres lui suffisent. Ce n'est donc que dans ce contexte qu'il faut tenir compte des arguments offerts par le poète, qui veut mettre en exergue les bienfaits des voyages pour l'esprit. Par conséquent, on ne pourrait vraiment considérer l'apparente défense d'une priorité des voyages sur l'étude comme un point de divergence entre les propos de Salm et ceux de Delille. Remarquons que dans la première strophe le poète avait accordé à l'étude et à la lecture une place préalable à l'acte de voyager:

Enfin, grâce aux mains dont la sage culture
 Dans toi, sans l'altérer, embellit la nature,
 Nous voyons ton génie éclos avant le temps,
 Et les dons de l'Automne enrichir ton Printemps.
 Ton goût s'est épuré; l'étude de l'Histoire
 A mûri ta raison, en ornant ta mémoire.
 L'Art des Vers t'a prêté ses brillantes couleurs;
 La Morale, ses fruits; l'Éloquence, ses fleurs.
 A l'heureuse union de ces grands avantages,
 Que manque-t-il encor...? Le secours des Voyages (Delille, 1765: 5).

Toutefois, il y a bien dans cette épître un aspect qui diffère quelque peu de la conception que développera plus tard la princesse: la place que le poète accorde aux voyages dans la vie de l'homme illustré. Si pour Delille les voyages deviennent la culmination de la recherche de connaissances de l'homme ("Que manque-t-il encor...? Le secours des Voyages"; Delille, 1765: 5), Salm les considère un moyen de compléter la formation et l'instruction de l'homme.

Mais ce sera surtout dans le style que nous retrouvons les plus grands écarts. Notons que celui de Delille est beaucoup plus descriptif et que ses vers transmettent un plus haut degré d'appréciation poétique de la nature. Ainsi, tandis que Constance accordera à son *Discours* un traitement strictement raisonneur et philosophique, le Virgile français se plaît déjà à présenter dans son épître une nature évocatrice et sentimentale, plus proche des esthétiques romantiques:

Loin de ce cercle étroit la Nature t'appelle,
Va goûter des plaisirs aussi variés qu'elle. [...]
Quels seront tes transports quand des Mœurs & des Arts
Le spectacle aggrandi va frapper tes regards,
Lorsqu'à tes yeux surpris tant de Peuples vont naître?
Le premier des plaisirs c'est celui de connaître; [...]
Tantôt chez des humains plus cruels que les ours,
Va chercher la Nature au péril de ses jours;
Tantôt parmi des feux & des torrens de soufre,
Approchant de l'Etna le redoutable gouffre,
Pour fonder les secrets de ses feux consumans,
Marche d'un pas hardi sur ses rochers fumans;
Tantôt courant chercher dans les murs de Palmyre
Ces superbes débris que l'Étranger admire,
Affronte, & des Brigands l'horrible avidité,
Et d'un vaste Désert la triste aridité,
Et d'un Ciel dévorant la flamme étincelante,
Que le sable embrasé réfléchit plus brûlante,
Et l'Arène changée en des tombeaux mouvans,
Où mille malheureux sont engloutis vivans (Delille 1765: 6-7).

Au demeurant, Delille étale dans sa composition les propos illustrés de son temps, que Salm reprendra plus tard pour soutenir les bienfaits des voyages: l'effacement des préjugés ("Les préjugés, ami, changent avec les lieux. / Concentrés dans nos murs, comment guérir les nôtres?"; p. 10), l'enrichissement de l'esprit ("Par cet échange heureux que l'esprit s'enrichisse"; p. 10), ou bien encore l'appréhension de la vérité et l'acquisition de la vertu ("Voilà, comme éclairé par des leçons vivantes, / L'homme revient meilleur de ses courses sçavantes. / [...] Et recueillant le vrai, se dépouillant du faux, / Par les vertus d'autrui corrige ses défauts"; p. 18).

En somme, on perçoit bien jusqu'à quel point Constance de Salm a conservé dans sa composition la même rhétorique illustrée que son prédécesseur, le même goût classique, la même finalité didactique. Il est facile de prouver, par le biais de cette étude comparée, combien la princesse est demeurée ancrée dans l'esprit des Lumières, quand elle prône les bienfaits de la raison et de l'esprit critique, de la lecture et de l'étude, de l'acquisition de connaissances et de l'instruction.

Il est à noter, en tout cas, que la conception éclairée du discours poétique de Salm s'explique en fait par une attitude vitale de fidélité à ses convictions littéraires et idéologiques qui va perdurer le long de sa vie, tel que nous le verrons dans nos conclusions.

4. Le sujet des voyages dans les *Pensées* de la princesse de Salm

Constance de Salm reprendra le sujet des voyages dans son ouvrage philosophique intitulé *Pensées*²¹, qui lui valut sa renommée comme moraliste et qui recueille les réflexions

21 La première partie des *Pensées* date de 1829, la deuxième de 1835 et la troisième de 1846, soit un an après la mort de l'écrivaine. Chaque publication recueille les parties précédentes, c'est pourquoi dans notre étude nous

et les observations de toute sa vie. Elle le fera dans la pensée CLIV, qui apparaît tout à la fin de la deuxième partie, ce qui veut dire qu'elle fut composée vers 1835, soit presque un quart de siècle après la parution de son *Discours*.

Déjà le titre que la princesse lui accorde nous donne une idée du changement qui s'est produit dans son esprit: "Voyages: désenchantement qu'ils occasionnent" (Salm, 1846: 316), titre fourni dans la Table analytique de l'édition de 1846, c'est-à-dire la dernière version de l'ouvrage. Remarquons, cependant, que la même pensée avait été désignée de façon beaucoup moins sombre dans l'édition de ses *Œuvres complètes*, de 1842, dans la Table alphabétique des pensées: "Voyage, observation, leur effet sur l'esprit humain" (Salm, 1842, Tome III: 334). Certes, les années écoulées se perçoivent bien ici, et cela non seulement dans le changement de titre, qui reflète l'évolution de la perception de l'auteure dans les dernières années de sa vie, mais aussi dans le ton des assertions, plus reposées, voire désappointées, de la princesse déjà en 1835.

Toutefois, le voile de déception qui imprègne ce texte ne découle pas tant de son appréciation des voyages, qui lui ont procuré un bonheur sincère: "Avoir beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup observé, c'est s'être ravi soi-même, sans s'en apercevoir, les moyens d'être vraiment heureux" (Salm, 1846: 201). La contrariété de Salm se rapporte plutôt aux connaissances qu'ils fournissent sur l'humanité et qui "désenchangent de toutes les illusions que l'on pouvait se faire" (Salm, 1846: 201). Voilà pourquoi le désenchantement dont parle Constance renvoie à l'observation issue des voyages, qui lui ont montré dans les différentes sociétés le spectacle des "grandeurs" et des "misères humaines" (Salm, 1846: 202), toujours recommencé dans le temps et toujours le même:

[...] Ces multitudes de choses, de mœurs, d'erreurs, de passions qui ont comme passé devant les yeux, désenchangent de toutes les illusions que l'on pouvait se faire; ces créatures qui sont partout les mêmes, qui naissent, vivent, et meurent pour faire place à d'autres auxquelles des milliers d'autres devront succéder; ce grand spectacle, ce tableau à la fois éternel et toujours renaissant des grandeurs et des misères humaines, ne laissent en résultat dans l'esprit qu'une forte impression, celle d'un monde périssable et d'une vie passagère et hasardeuse. [...] on raisonne froidement sur les événements, les hommes, les bouleversements des États, ceux même de la nature; enfin, on calcule, on réduit en système sa propre existence comme celle des autres, et on n'est plus frappé fortement que de l'idée d'employer agréablement pour les sens, le cœur ou l'esprit [...] ce peu de jours qui nous sont accordés [...] (Salm, 1846: 201-203).

L'on comprend dans cette longue réflexion sur le sujet combien Constance de Salm se montrait lassée après tant de voyages, d'observation et d'étude. L'auteure ne vante déjà plus avec enthousiasme les bienfaits des voyages outre que pour souligner le plaisir qu'ils procurent à l'esprit. Elle tient plutôt à signaler les conclusions qu'elle en tire: le bilan des

utilisons l'édition de 1846, qui comprend les trois parties des *Pensées*. La version recueillie dans le tome III de ses *Œuvres complètes*, de 1842, ne contient que les deux premières parties des *Pensées*.

connaissances acquises grâce à ses voyages n'est autre que le désenchantement, du moment que ses observations sur les mœurs et la vie des hommes dans le monde ne laissent chez elle que l'idée de l'universalité des passions humaines et de la fugacité de la vie.

Dès lors, la princesse cherchera ici à revendiquer l'emploi agréable du petit nombre de jours accordés à l'humanité, "qui sont en effet devenus, pour l'homme qui a tout vu et tout éprouvé, le seul bien dont il puisse encore jouir" (Salm, 1846: 203). Notons, toutefois, malgré la modulation dans le ton de toute cette réflexion, que l'écrivaine ne dément pas les raisonnements qu'elle avait soutenus dans son *Discours*, et ne parle ici que pour ceux qui ont déjà "tout vu et tout éprouvé".

5. Conclusions

Constance de Salm a développé son *Discours sur les voyages* dans un positionnement en faveur de l'étude, de l'esprit critique, et de la recherche, prudente et réfléchie, de connaissances. En conséquence, les voyages pour la princesse ne sont pas conçus dans un but littéraire, tel que sera souvent le cas des auteurs du XIX^e, mais d'utilité à l'ordre général, à la raison et à l'instruction de l'homme. Toujours conséquente, Constance saura mettre en œuvre dans sa vie les propos qu'elle soutient dans cet écrit, comme le prouve la composition des premiers chapitres de son ouvrage *Des Allemands comparés aux Français*, rédigés à la suite de ses voyages et de ses observations dans le pays voisin.

Somme toute, après avoir analysé le *Discours sur les voyages* de la princesse de Salm, l'on constate une absence de rupture avec la conception et l'esprit des Lumières. Même Delille, qui avait composé son *Épître sur les voyages* presque un demi-siècle auparavant, s'avère plus proche que la princesse des nouvelles tendances qui envahiront le panorama littéraire au début du XIX^e de la main de Chateaubriand et plus tard de Lamartine, et qui se perçoivent déjà au XVIII^e dans le lyrisme et la sensibilité de certains auteurs, comme Delille lui-même, qui développe dans son épître une nature plus descriptive et évocatrice.

Cependant, il ne peut surprendre que Constance, surnommée à très juste titre la Muse de la raison par les littérateurs de son temps et le Boileau des femmes²² par Marie-Joseph Chénier, ait développé le style poétique de la "belle école littéraire"²³. Les vers de Salm vont

22 Il est à noter, cependant, que ce surnom (*le Boileau des femmes*) avait aussi une autre raison d'être, outre que celle du style de la princesse. Rappelons d'abord en passant que Boileau avait attaqué énergiquement les femmes dans ses satires. Comment ne pas accorder alors ce surnom à une poétesse qui revendiquait tout aussi énergiquement les droits de son sexe dans ses vers? En fait, il s'agit bien du sujet le plus présent dans l'œuvre de Constance, non seulement dans son *Épître aux femmes*, mais aussi dans ses *Épîtres à Sophie*, son *Épître à l'Empereur Napoléon* et en général dans tous ses ouvrages. Pour les propos en matière féministe dans l'œuvre de Salm, cf. Romera, 2015.

23 C'est l'expression employée dans *Le Livre des célébrités contemporaines de toutes les nations* pour faire référence au style des compositions en vers de Constance de Salm: "Son talent, nous devons dire plus, son génie poétique porte avec lui le cachet de la belle école littéraire; aussi a-t-elle mérité l'honneur d'être appelée par Marie-Joseph Chénier *le Boileau des femmes*" (1844: 255).

demeurer, jusqu'à la fin de sa vie, immergés dans un goût esthétique classique et raisonneur, avec un discours philosophique à la finalité didactique, c'est-à-dire dans un style qui va perdurer encore –il est vrai– chez nombre d'auteurs dans ces débuts du XIX^e.

Fidèle à elle-même, la princesse de Salm défendra, bien des années plus tard, la “vieille école”²⁴ dans son poème *Sur le Romantique*, de 1824, où tout en admettant un moindre éclat dans les vers de l'école classique, elle tient à rehausser les hautes valeurs de sa pensée philosophique au service de l'esprit sage et instruit, et celles de son utilité, grâce à son caractère toujours édifiant et formateur:

Je sais fort bien que notre vieux classique
N'a pas l'éclat que vous voulez avoir;
Que gracieux, simple, ou philosophique,
Il aime à dire, à prouver, à savoir.
[...]
Mais de l'ardeur qui toujours vous enivre,
En vous lisant recueille-t-on le fruit?
Se trouve-t-on, quand on pose le livre,
Plus indulgent, plus sage, plus instruit? (Salm, 1842, Tome II: 197 et 199).

Le refus de Constance de Salm de conformer son écriture aux nouveaux temps, au goût romantique qui commence à s'affirmer à la même époque, et l'immuabilité littéraire de son œuvre, ancrée dans la poétique de cette “vieille école”, marqueront la fin de la popularité de la princesse si brillamment conquise dans son jeune âge, quand elle n'était connue que sous le nom de citoyenne Pipelet.

Or, ce sera le reproche²⁵ le plus récurrent qu'on lui adressera après plus d'un demi-siècle dédié à la plume, et celui qui, après sa mort, la sombrera définitivement dans l'oubli. Seul Augustin Filon ressuscitera sa mémoire lors du premier *Prix de Saint-Cricq et de Théis*²⁶,

24 Les caractéristiques et les bienfaits de la “vieille école” sont fournis par Constance dans son poème *Sur le Romantique*, où elle revendique Racine et où elle propose un traité de paix avec les auteurs romantiques: “Un autre espoir m'occupe et me console: / Je voudrais faire, entre vos grands effets / Et les rigueurs de notre vieille école, / Une alliance, un vrai traité de paix. // Chacun de nous peut céder sans nuire / Vous descendrez, et nous, nous monterons. / Nous réglerons votre fougueux délire, / Vous fleurirez nos utiles leçons” (Salm, 1842, Tome II: 200-201).

25 Ce reproche, mitigé par la reconnaissance de son talent, lui sera adressé dans le n° 34 de la *Gazette littéraire*, du 14 juillet 1831, lors de la publication de son *Épître aux souverains absolus*: “La raison n'en est pas à coup sûr dans le défaut de talent de madame de Salm, car ce talent est réel et distingué. Mais il est le même qu'il y a dix ou vingt ans. Or, depuis lors, nous avons marché, nous sommes devenus autres. [...] ce sont souvent les mêmes idées, les mêmes impressions qu'elle traduit, les mêmes tournures de phrases, j'ai presque dit les mêmes rimes, qui reviennent sous sa plume. Cette lecture n'est pas cependant sans charmes, parce qu'il y a de l'émotion dans le cœur de madame de Salm, et pour ceux qui n'ont jamais lu ses poésies, il y aura plaisir à les parcourir: pour les autres, ce sera un souvenir, et il y a des souvenirs qui plaisent, les vers de madame de Salm sont de ce nombre” (*Gazette littéraire*, 1831: 519).

26 À l'occasion de ce prix, décerné pour la première fois en 1912, Filon retrace le parcours vital et littéraire des deux familles: “Le prix Saint-Cricq et de Théis va perpétuer le souvenir de deux grandes familles, d'antiquité presque égale, qui ont honoré la France et cultivé la poésie. [...] Le moment semble opportun de rappeler leur vie” (Filon, 1912: 483).

octroyé par l'Académie française en 1912. Mais après avoir chanté sa louange et celle de sa production, il finira par lui adresser, lui aussi, le même reproche: "La muse de 1795, devenue princesse, resta belle et sereine jusqu'à la vieillesse; elle continua d'écrire des choses raisonnables en vers et en prose, sans daigner s'apercevoir que les temps avaient changé et que la raison n'était plus à la mode" (Filon, 1912: 492). Remarquons, toutefois, que cette assertion n'est pas tout à fait juste. Nous l'avons bien vu, Constance était très consciente des changements en matière littéraire et artistique, voire même aussi politique et sociale. Par conséquent, ce n'est donc point par inadvertance, négligence ou irréflexion que la princesse de Salm continuera à écrire dans le même style et avec les mêmes buts, mais plutôt, à notre avis, par une attitude vitale de fidélité à ses convictions poétiques et idéologiques, et par une volonté consciente et explicite de se montrer conséquente et cohérente jusqu'au bout.

Quoi qu'il en soit, si l'absence du lyrisme préromantique et de cette vague de sensibilité²⁷, qui commençait à s'imposer déjà au XVIII^e, ne l'empêcha pas de remporter de vifs succès dans ses débuts littéraires, sa persistance dans la même rhétorique classique jusqu'à la fin de sa carrière, sa fidélité à une éloquence rationaliste et philosophique ne seront point comprises ni partagées par le public et les critiques dans les dernières années de sa vie. Enfouie dans l'esthétique du passé, son œuvre périra avec elle et le nom de Constance de Salm, justement célèbre et unanimement applaudi pour son *Épître aux femmes*, ne sera plus retenu. C'est l'injuste sort d'une femme de lettres qui, avant tout, s'était montrée fidèle à la cause de son sexe, à ses principes et à ses goûts littéraires.

Après avoir été très courtisée, très critiquée, très admirée et très enviée, la princesse de Salm est aujourd'hui fort oubliée. Je suis persuadé qu'on la ressuscitera, parce qu'elle a été une des incarnations de son siècle et l'une des mieux caractérisées. Elle fut enthousiaste et grave, rêveuse et prêchante, raisonneuse jusqu'à l'excès (Filon, 1912: 492).

27 Un seul ouvrage, son roman épistolaire *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, publié en 1824, s'écarte du classicisme et de la verve philosophique qui caractérisent l'ensemble de son œuvre. Cette concession se manifeste non seulement dans le genre choisi, le seul roman de toute sa production, mais aussi et surtout dans sa volonté d'y exprimer la *sensibilité* qui, d'après ses critiques, manquait à son écriture. Ce roman fut donc rédigé dans le but de prouver que la princesse de Salm était bien capable de produire une œuvre inspirée dans la nouvelle esthétique et constitue sa seule concession au nouveau goût littéraire en vogue: "je ne voulais que [...] répondre par là à quelques reproches qui m'avaient été faits sur le ton sérieux et philosophique de la plupart de mes ouvrages. [...] Je voulais donc, par ces lettres, payer un nouveau tribut à l'usage, et prouver que le goût des ouvrages sérieux n'exclut en rien la sensibilité" (Salm, 2007: 7-8).

Notons, cependant, que la princesse tiendra à souligner le caractère didactique du roman, à rehausser le "but moral" et l'utilité de cette œuvre, censée de fournir une "utile et grande leçon", tel qu'elle le souligne dans l'Avant-propos de ses *Œuvres complètes* (Salm, 1842, Tome I: xvij-xix). De ce fait, malgré la concession à la sensibilité présente dans le roman, Constance ne renonce toujours pas à l'esprit illustré de l'ensemble de son œuvre.

Références bibliographiques

- AUCTORES VARIII. 1844. *Livre des célébrités contemporaines de toutes les nations*. 1^e et 2^e Livraisons, Paris, Rosselin Éditeur.
- BIDEAUX, Michel. 1990. "Le voyage littéraire: genèse d'un genre" in *Les modèles du récit de voyage, Littérales*, n° 7, 179-199.
- DELILLE, Abbé. 1765. *Épître sur les voyages*. Paris, Libraires Duchesne, Durand et Pancoucke.
- FABRE, M^{re}.-J.-J. Victorin. 1807. *Discours en vers sur les voyages*. Paris, Imprimerie de D. Colas.
- FELLER, François-Xavier de. 1867. *Biographie universelle des hommes qui se sont fait un nom*. Tome III, Paris, J.B. Pélagaud, Imprimeur-Libraire.
- FILON, Augustin. 1912. "Les Saint-Cricq et les Théis" in *Le Correspondant*, 84^e année, 3^e Livraison, 10 mai 1912, 483-498.
- FOUGERET DE MONBRON, Louis-Charles. 1753. *Le Cosmopolite, ou Le Citoyen du monde*. Londres, sans Maison d'édition.
- GANNIER, Odile. 2001. *La littérature de voyage*. Paris, Éditions Ellipses, Collection Thèmes et études.
- LE HUENEN, Roland. 1990. "Qu'est-ce qu'un récit de voyage?" in *Les modèles du récit de voyage, Littérales*, n° 7, 11-27.
- MOUREAU, François. 1986. "L'imaginaire vrai" in MOUREAU, François (éd.). *Métamorphoses du récit de voyage*. Paris, Champion, 165-167.
- MUSTATEA, Alexandrina. 2011. "Le thème du voyage dans la littérature française des Lumières" in *Le discours des Lumières, Studii si cercetari filologice*, Vol. 3, Num. HS, Éd. Université de Pitesti, 50-61.
- PALLOT-RAGUET, Marie-Thérèse (2008). *Correspondance de Constance de Salm (1795-1811). Édition critique*. Thèse Doctorale, Université Aix-Marseille I.
- QUÉRARD, Joseph-Marie. 1828. *La France littéraire*. Tome II, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, Libraires.
- QUÉRARD, Joseph-Marie. 1829. *La France littéraire*. Tome III, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, Libraires.
- "Revue sommaire. *Épître aux souvenirs absolus* par madame la princesse Constance de Salm" in *Gazette littéraire, Revue française et étrangère de la Littérature, des Sciences, des Beaux-Arts*, n° 34, tome II, jeudi 14 juillet 1831, 518-519.
- ROMERA PINTOR, Angela Magdalena. 2015. *Constance de Salm y la modernidad de su discurso feminista*. Valencia, PUV.
- SALM, Constance de. 1842. *Discours sur les voyages* [1811] in *Œuvres complètes de Madame la princesse Constance de Salm*. Tome premier, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 241-246.
- SALM, Constance de. 1842. *Sur le Romantique* [1824] in *Œuvres complètes de Madame la princesse Constance de Salm*. Tome deuxième, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 197-202.
- SALM, Constance de. 1846. *Pensées de la princesse Constance de Salm*. Nouvelle édition augmentée d'une 3^e partie inédite et précédée d'un avant-propos par De Pongerville. Paris, A. René.
- SALM, Constance de. 2007. *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* [1824]. Paris, Éditions Phébus.

Références numériques

- ACADÉMIE FRANÇAISE. "Jacques Delille" in *Les immortels* [consulté le 4/02/2016] <<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/jacques-delille?fauteuil=23&election=17-03-1774>>

- HOLTZ, Grégoire et MASSE, Vincent. 2012. “Étudier les récits de voyage: bilan, questionnements, enjeux” in *Arborescences: revue d'études françaises*, n° 2, 1-30. DOI: 10.7202/1009267ar [consulté le 3/02/2016] <<http://id.erudit.org/iderudit/1009267ar>>
- IRVINE, Margot. 1999. “Le récit de voyage au féminin” in *Québec français*, n° 112, 69-71 [consulté le 3/02/2016] <<http://id.erudit.org/iderudit/56257ac>>
- LE HUENEN, Roland. 1987. “Le récit de voyage: l'entrée en littérature” in *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 45-61. DOI: 10.7202/500787ar [consulté le 1/03/2016] <<http://id.erudit.org/iderudit/500787ar>>
- MONICAT, Bénédicte. 1992. “Pour une bibliographie des récits de voyages au féminin (XIX^e siècle)” in dans *Romantisme*, n° 77, 95-100. DOI: 10.3406/roman.1992.6058 [consulté le 20/10/2015] <http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6058>